

Title	Le Cycle d'Eros et Psyché dans la France classique
Sub Title	古典期フランスにおける「エロスとプシケ」サイクル
Author	片木, 智年(Katagi, Tomotoshi)
Publisher	慶應義塾大学藝文学会
Publication year	2006
Jtitle	藝文研究 (The geibun-kenkyu : journal of arts and letters). Vol.91, No.3 (2006. 12) ,p.285(44)- 296(33)
JaLC DOI	
Abstract	
Notes	鷺見洋一教授退任記念論文集
Genre	Journal Article
URL	https://koara.lib.keio.ac.jp/xoonips/modules/xoonips/detail.php?koara_id=AN00072643-00910003-0296

慶應義塾大学学術情報リポジトリ(KOARA)に掲載されているコンテンツの著作権は、それぞれの著作者、学会または出版社/発行者に帰属し、その権利は著作権法によって保護されています。引用にあたっては、著作権法を遵守してご利用ください。

The copyrights of content available on the KeiO Associated Repository of Academic resources (KOARA) belong to the respective authors, academic societies, or publishers/issuers, and these rights are protected by the Japanese Copyright Act. When quoting the content, please follow the Japanese copyright act.

Le Cycle d'Eros et Psyché dans la France classique

KATAGI Tomotoshi

« Je sais bien que Psyché signifie l'Ame; mais je ne comprends point ce qu'il faut entendre par l'Amour qui est amoureux de Psyché, c'est-à-dire, de l'Ame, et encore moins ce qu'on ajoute, que Psyché devait être heureuse, tant qu'elle ne connaîtrait point celui dont elle était aimée... » Charles Perrault s'interroge ainsi dans la préface de son recueil de contes en vers. La réinterprétation néoplatonicienne de la fable, fleurissante en Italie, semble ne l'avoir jamais intéressé. L'auteur souligne au contraire la provenance populaire du récit tout en admettant que ces contes de mères grands recèlent des sens allégoriques. La relecture à la fois « folklorique » et morale du récit, suggérée par Perrault et réalisée par Mme d'Aulnoy, donnera une nouvelle dimension à la légende et alimentera les versions postérieures qui connaîtront un succès mondial : celles de Mme Leprince de Beaumont et de la Production Walt Disney. Dans le présent article, se limitant à la France classique, on essaiera de mettre en lumière les transformations et les constances du cycle d'Eros et Psyché qui traverse toute l'histoire occidentale.

Curiosité et rédemption

Le premier point à signaler à ce propos, c'est que la relecture

française du récit d'Apulée replaça la curiosité féminine au centre thématique de l'ouvrage¹ : le défaut du beau sexe que la tradition biblique ne cesse de condamner.

La *curiositas*, qui joue en effet le rôle capital dans la fable d'Apulée, consiste dans le désir de savoir, d'accéder à la connaissance interdite. Notons que cette « passion fatale » est accompagnée ici d'un outil symbolique très révélateur : la lampe à l'huile. C'est grâce à sa lumière que Psyché découvrira la vraie figure d'Eros caché dans les ténèbres de la nuit, mais c'est également à cause de ses gouttes d'huile que l'héroïne perdra son mari, et le fera souffrir. La lampe s'avère un instrument à la fois de transgression et d'accusation.

C'est Boccace qui nous fournit une interprétation traditionnelle de ce passage clef de l'histoire : « Amour (c'est à dire Dieu) interdit à son épouse de désirer le voir, si elle ne veut le perdre; autrement dit, il ne veut pas qu'elle s'enquière de son éternité, des principes des choses, de son omnipotence. (...) quand nous (les mortels) essayons de savoir telles choses, nous nous dévions et le perdons ainsi que nous-mêmes »². On peut entrevoir à travers cette exégèse le mythe fondateur de la *Genèse* qui hante la mémoire occidentale. L'accès à la connaissance est puni par la perte de Dieu et de soi-même. La curiosité est ainsi culpabilisée³. Mais ce qui attire plus l'attention chez Boccace, c'est que pour lui, Psyché n'est en mesure de s'unir avec Amour qu'après la transgression de l'interdit et sa pénitence qui commence par le meurtre de ses propres sœurs. Le motif universel des trois sœurs y revêt une importance primordiale. La question suscita en effet de nombreuses interprétations : « le tre sorelle sono l'anima, concupiscentia et libertà di arbitrio. L'anima è più iovene, perche descende nel corpo; poi che quello è formato, è più bella dele altre, per essere più nobile »⁴. Ou suivant la tradition inaugurée par Martian Capella : « Psyche l'anima; le due sorelle, la potentia vegetativa et sensitiva; Cupido, amore divino; la

voluptà, delectatione sempiterna »⁵.

Mais, ces considérations allégoriques demeureraient d'un intérêt anecdotique, si elles ne fournissaient pas de clef pour la réinterprétation de la totalité du récit. C'est dans cette perspective, que le texte de Boccace est très révélateur soulignant la lutte de Psyché contre ses aînées : « se repentant et aimant, elle cherche la perte de ses sœurs par astuce, elle les opprime en sorte qu'elles n'ont plus de forces contre la raison ».⁶

Lorsque tant de commentateurs essaient de chercher une allégorie chez les trois sœurs, il faudrait entendre que ces attributs font partie d'une seule et même personnalité. C'est dans cette acception que Boccace insiste sur « la perte de ses sœurs » : car pour Psyché, les ennemies sont cachées en elle-même. Les luttes contre ses sœurs, ce sont donc autant d'épreuves que l'héroïne doit surmonter intérieurement. La psychologie des profondeurs, redécouvrant dans le motif récurrent des trois sœurs trois facettes de la psyché humaine, rejoint ainsi la vieille théorie de l'allégorie. Signalons également que Boccace introduit une certaine théorie du développement de la personnalité : « de ces sœurs, la plus jeune est Psyché, parce que bien plus antérieurement au fœtus fut donné la puissance végétative, puis après un certain moment, fut donné la sensibilité, et enfin à cette Psyché la raison »⁷. La perspective est bien optimiste par rapport aux siècles classiques français marqués par la vogue du jansénisme : car l'âme humaine, dotée de la raison, peut racheter sa propre faute. La fable entière s'interprète ainsi comme une aspiration inlassable de l'âme humaine vers l'amour divin⁸.

D'Eros à la Bête

Mais cette lecture « standard » néoplatonicienne ne laisse pas de dévoiler l'ambivalence de la figure d'Eros. Car il est fils de Vénus, mère de la fécondité, déesse du désir charnel. C'est ainsi qu'Equicola, l'une des

figures représentatives de la renaissance néoplatonicienne, ne peut s'empêcher de s'interroger : « Matre la dicono di Cupido, cioè amore, per essere Venere concupiscentia, donde il perito Virgilio fa nominare da Venere Cupido sua sola potentia »⁹. La quête de Psyché, c'est donc à la fois une quête de l'amour divin et de l'amour charnel. Or on sait que dans la tradition populaire, l'époux ou l'épouse surnaturelle, dont il est interdit de voir la vraie figure, revêt très souvent un aspect serpentin. La légende de Mélusine en offre un bel exemple dans le folklore français. L'ethnologue P.Delarue donne dans son catalogue une version de Gascogne où la cadette doit épouser un grand lézard habitant une mystérieuse maison souterraine. Notons également que dans le curieux conte de Mme d'Aulnoy, *Serpentin Vert*, le mari invisible est en réalité un « affreux Serpentin Vert aux longs crins hérissés ». Dans le récit d'Apulée, l'allusion à ces données ethnographiques n'est pas totalement absente, se retrouvant dans les propos des deux sœurs aînées qui décrivent l'identité du mari inconnu : et cela curieusement selon les « ouï-dire » de paysans, chasseurs, et de bien des habitants du pays qui « l'ont vue (la = la bête) rentrer le soir après s'être repue et nager dans les eaux du fleuve voisin. »¹⁰ (p.89) Ajoutons que dans la fable, la croyance très répandue est également présente que ces monstres engraisent leur proie avant de la dévorer. Le récit prépare ainsi une double dimension à la présence d'Eros : dimension bestiale et dimension divine¹¹. Le lecteur se souviendra aussi de l'oracle initial d'Apollon :

Au sommet du mont, sur un roc, expose ta fille, roi,
 Elégamment parée pour un funèbre hymen.
 N'espère point gendre né d'une race mortelle,
 Mais un monstre cruel, féroce et vipérin,
 Qui vole de ses ailes au-delà de l'éther, tourmente tout le monde

(p.53)

En réalité, la prophétie ne fait que de décrire le Dieu de l'amour par des métaphores enchaînées. Mais elle insiste également sur son aspect serpent. Désormais, il n'est plus difficile de comprendre pourquoi Mme de Villeneuve, suivie par Mme Leprince de Beaumont, inventa le personnage de « la Bête » se référant à la fois au cycle d'Eros et Psyché et aux traditions folkloriques.

Redécouverte de l'intériorité

Lorsque se noue la relation entre Psyché et son époux, aucune intériorité n'existe pour Apulée, comme c'est souvent le cas dans les contes populaires. Seulement il est fait mention de la possession sexuelle, du contrat autour de la virginité de la jeune fille : « La nuit était déjà avancée lorsqu'un léger bruit frappa son oreille. Craignant alors pour sa virginité, en une telle solitude, elle a peur, elle s'effraie, elle redoute ce qu'elle ignore plus que n'importe quel malheur. Et déjà le mari inconnu était là, il était monté sur le lit, il avait fait de Psyché sa femme. » (p.64) Vers la fin du récit, Jupiter déclare : « Il a élu une jeune fille et l'a dépouillée de sa virginité : qu'il la garde, qu'il la possède et qu'il jouisse à jamais de son amour dans les bras de Psyché. » (p.159)

Il faut donc attendre la parution de *Serpentin Vert* pour que le narrateur relate les sentiments naissants de l'héroïne envers le « roi invisible » : « elle trouvoit que le roi invisible avoit tout ce qui pouvoit plaire dans l'esprit, & l'amour se saisit de son cœur sous le nom spécieux d'une généreuse pitié. »¹² (pp.184-185) Mais cet amour ne va pas sans accuser sa propre contradiction. Car après la révélation « fatale » de l'identité de son mari, l'épouse doit se rendre compte : « Elle l'aimoit tendrement, mais elle abhorroit sa figure, & elle auroit voulu pour la moitié de sa vie ne l'avoir

pas vu. » (p.189) Le reste du récit se résume en une série d'efforts et d'épreuves selon lesquelles l'héroïne doit surmonter la contradiction inhérente à son sentiment.

Remarquons à ce propos que, tout au long de la seconde moitié de la fable, l'auteur insiste sur la culpabilité de l'épouse provenant de la désobéissance, tout en soulignant la reconnaissance qu'elle témoigne envers son mari qui continue à lui porter secours : « Hélas, Serpentin Vert, dit-elle, vous êtes bien généreux de m'aimer encore après les maux que je vous ai faits » (p.246) Etonnante logique? Mais notons que si la transgression conduit à la culpabilisation du transgresseur, et à sa totale obéissance à l'égard de celui qui prépara l'interdit, c'est encore sur le modèle du mythe fondateur que le récit entier se construit.

*
**

Les thématiques que l'on vient d'examiner réapparaissent dans le conte de Madame Leprince de Beaumont sous un aspect socio-historique. Quant au motif des trois sœurs, dès le début de la fable, le contraste entre Belle et ses deux sœurs est constamment souligné. Mais ce qui attire surtout notre attention, c'est que la cadette aime la lecture. Rappelons qu'à cette époque encore, la lecture, surtout celle de romans, n'est guère conseillée aux jeunes filles. Malgré les tentatives, certes discrètes, de Du Boscq ou de Poullain de la Barre au siècle précédent, la société ne sait encore déculpabiliser les jeunes filles qui lisent¹³. A ce propos, il est à surtout remarquer qu'encouragées par la mode des contes de fées, les femmes écrivains de la fin du grand siècle inventent souvent des héroïnes qui aiment lire. C'est surtout le cas de Mlle Lhéritier, ou de Mlle de La Force. Mme de Villeneuve va encore plus loin. Son héroïne se plaît non seulement à lire des livres mais aussi à fréquenter le théâtre pour voir les

pièces de Molière ou de Quinault! Chez Mme Leprince de Beaumont, toutefois, la question de la culture des femmes reste nuancée : le partage est tracé entre lecture et autres divertissements : « elles (ses sœurs) allaient tous les jours au bal, à la comédie, à la promenade, et se moquaient de leur cadette, qui employait la plus grande partie de son temps à lire de bons livres. »¹⁴ (p.87)

Tout comme dans les ouvrages prédécesseurs, l'héroïne arrive dans un château enchanté pour s'y faire sacrifier à un monstre inconnu : mais ici, il ne s'agit plus d'une possession sexuelle par un mari invisible. La Bête apparaît chaque soir pour s'entretenir avec elle, et répète la même demande avant de quitter sa compagnie : « la *belle*, voulez-vous être ma femme? ». A quoi répond la Belle : « non, la bête ». Cependant on constate plus tard : « l'habitude de le voir, l'avait accoutumé à sa laideur; et loin de craindre le moment de sa visite, elle regardait souvent à sa montre, pour voir s'il était bientôt neuf heures; car la bête ne manquait jamais de venir à cette heure-là. Il n'y avait qu'une chose qui faisait de la peine à la belle, c'est que le monstre, avant de se coucher, lui demandait toujours si elle voulait être sa femme, et paraissait pénétré de douleur, lorsqu'elle lui disait que non ». (p.96) Malgré son expression beaucoup plus atténuée, ce que la Bête laisse entendre ici est le même que chez Mme de Villeneuve : la Bête figurant dans son récit demande « sans détour, si elle vouloit la laisser coucher avec elle. » Mais, Mme Leprince de Beaumont, préceptrice de jeunes filles, insiste sur l'assiduité et le « rite » amoureux de la part du mari. Cette idée correspond curieusement à la galanterie rêvée par les deux « Précieuses ridicules » que Molière mit en scène presque un siècle auparavant : Magdelon s'indigne devant son père : « La belle galanterie que de la leur! Quoi? Débuter d'abord par le mariage! » Le père, Gorgibus, n'en comprend même pas le raisonnement : « Et par où veux-tu donc qu'ils débutent? Par le concubinage? »¹⁵ (p.268) Cathos en un autre endroit : « Pour

moi, mon oncle, tout ce que je vous puis dire, c'est que je treuve le mariage une chose tout à fait choquante. Comment est-ce qu'on peut souffrir la pensée de coucher contre un homme vraiment nu? » (p.270) Sous l'apparence comique, la même question se pose ici : celle concernant sexualité et mariage que la société reste incapable de résoudre.

La Belle chez Mme Leprince de Beaumont doit se dire à la fin pour se décider au mariage : « je n'ai point d'amour pour elle, mais j'ai de l'estime, de l'amitié, et de la reconnaissance. Allons, il ne faut pas la rendre malheureuse. » Là encore nous retrouvons le code des comportements sentimentaux, développé par la littérature mondaine et féminine de la première moitié du XVII^e siècle. Rappelons que dans la fameuse *carte de tendre*, le mot « amour » ne figure pas, mais seulement celui de « tendre ». Parmi les grandes villes qui s'y trouvent, termes du voyage sentimental, les deux s'appellent « Tendre sur Estime » et « Tendre sur Reconnaissance »¹⁶. La ville point de départ est appelée « Nouvelle Amitié ». C'est donc guidé par le sentiment de « tendre » et non d' « amour » tout court qu'une « honneste » femme, selon Mme Leprince de Beaumont, doit embrasser la vie conjugale.

La fin de la fable dévoile que la Belle a atteint sa maturité, acceptant désormais la *bestialité* humaine, et les conditions de la vie conjugale. Elle s'adaptera ainsi à la société de l'Ancien Régime, dont les membres fortunés ont le strict devoir de préserver le patrimoine à travers un mariage « raisonnable ». Mais dans cette scène capitale où la Belle accorde sa main, la logique habituelle de culpabilisation–reconnaissance s'insinue secrètement : « vous avez oublié votre promesse; le chagrin de vous avoir perdue m'a fait résoudre à me laisser mourir de faim... » A quoi répond l'héroïne : « non, ma chère bête, vous ne mourrez point, lui dit la *belle*, vous vivrez pour devenir mon époux; dès ce moment, je vous donne ma main, et je jure que je ne serai qu'à vous. Hélas! Je croyais n'avoir que de l'amitié pour vous, mais la douleur que je sens me fait voir que je ne pour-

rais vivre sans vous voir. » (p.99) Le mot « amour » n'est jamais prononcé dans la bouche de la Belle, mais cela ne l'empêche pas d'avoir un besoin absolu de voir la Bête¹⁷. Pour Mme Leprince de Beaumont, tout comme pour Fénelon dans son *traité de l'éducation des filles*, donner des instructions à une jeune fille ne peut avoir d'autre but que de l'amener à s'adapter au monde contemporain. Remarquons que l'auteur Fénelon présente dans ce livre une interprétation moderne de la curiosité féminine : « Pour les filles, dit-on, il ne faut pas qu'elles soient savantes, la curiosité les rend vaines et précieuses ; il suffit qu'elles sachent gouverner un jour leurs ménages, et obéir à leurs maris sans raisonner. »¹⁸ Le désir de savoir, d'accéder à la lumière, est sévèrement interdit selon la même logique que dans la Bible ou le récit d'Apulée. Mais, combien cette thématique se désacralise dans la France dite « classique » ! A l'opposition humain / divin se substitue ici la hiérarchie entre homme et femme. La fable se réorganise ainsi afin de fournir une clef pour l'intégration d'une jeune fille dans la vie conjugale. Mais au terme de ce travail, n'oublions pas qu'une nouvelle thématique s'annonce dans la France classique à travers l'invention des héroïnes qui lisent et qui s'émerveillent dans la bibliothèque du château enchanté : l'accès des femmes à la lumière. Car, étudiant le cycle de l'époux surnaturel, on sait désormais que l'interdit est là précisément pour se faire transgresser.

Notes

- 1 C'est surtout le cas du texte de Mme d'Aulnoy, *Serpentin Vert*. in *Contes des Fées*, 1697. Nous renvoyons à l'édition du *Cabinet des Fées*, t.3, A Amsterdam; et se trouve à Paris... (s.n.), 1785-1789. Quant à Charles Perrault, il note dans la moralité de sa version de l'époux surnaturel, *la Barbe Bleue* : « La curiosité malgré tous ses attraits, / Coûte souvent bien des regrets; / On en voit tous les jours mille exemples paraître. / C'est, n'en déplaise au sexe, un plaisir bien léger; / Dès qu'on le prend il cesse d'être, / Et toujours il coûte trop cher. » *Contes de Perrault*, Ed. de R. Rouger, Garnier, Paris, 1967.
- 2 Boccaccio (Giovanni), *Genealogie Deorum Gentilium, Liber Quintus, XXII*, in *Tutte le Opere*, a cura di Vittore Branca (édition bilingue), volume settimo-octavo, Mondadori, 1998. p.566-567. C'est nous qui traduisons.
- 3 Nous renvoyons à l'édition de 1550, *La Sainte Bible nouvellement translattée de latin en françois...* Louvain. « Et le serpent dit à la femme, vous ne mourrez aucunement de mort. Mais Dieu sçait que en quelconque jour que vous mangerez de cestuy, vos yeulx seront ouverts, & serez comme dieux, sçachant le bien & le mal. La femme donc veit que le boys estoit bon à manger, & beau aux yeulx, & plaisant au regard : & print du fruct d'iceluy, & mangea, & en donna à son mary, lequel en mangea, & les yeulx d'eux deux furent ouverts. »
- 4 Equicola (Mario), *Libro di Natura d'amore*, Venetia, 1626. p.434.
- 5 *ibid.*
- 6 *op.cit.*, pp. 568-569.
- 7 *op.cit.*, pp.566-567.
- 8 Les auteurs néoplatoniciens voient surtout en Eros l'allégorie de l'amour céleste. Si Eros est parfaitement beau, c'est qu'il incarne la beauté idéale ne se trouvant que dans le monde divin.
- 9 *op.cit.*, p.434.
- 10 Nous renvoyons à l'édition bilingue, *Eros et Psyché*, traduit du latin par Nicolas Waquet, Préface de Carlo Ossola, Payot et Rivages, 2006.
- 11 Cette double entente peut s'appliquer aussi à la conclusion célèbre de la fable. « C'est ainsi que Psyché passa selon les rites sous la puissance d'Eros. Et quand fut arrivé le terme, il leur naquit une fille, que nous appelons Volupté. » *op.cit.*, p.161.
- 12 *op.cit.* Quant aux deux autres adaptations importantes du grand siècle, le récit de La Fontaine et la pièce collective *Psyché*, pour laquelle ont collaboré Molière, Corneille, Quinault, ou Lully, nous les traiterons ailleurs. Toutes

- deux étant caractérisées par l'intention de « plaire » au monde où la badinerie galante était en vogue, il faudrait les étudier dans une perspective totalement différente.
- 13 A ce propos, nous nous permettrons de renvoyer à nos articles : “Jyuunana seiki France ni okeru josei, engeki, image”, *Eikos*, 10, pp.13-29, 1996, 17. “L’Instruction des enfants et le thème de la « précaution inutile » au XVII^e siècle —Scarron, Molière, Mademoiselle de la Force—”, *Geibun Journal*, 85, pp. (36)-(52), 2003.
- 14 *La Belle et la Bête*, quatre métamorphoses, textes établis et annotés par Sophie Allera et Denis Reynaud, Publications de l’Université de Saint-Etienne, 2002.
- 15 *Œuvres complètes*, t.1, textes établis, présenté et annotés par Georges Couton, Bibliothèque de la Pléiade, 1971.
- 16 La théorie du tendre, élaborée par Mlle de Scudéry et ses amis exerce une longue influence tout au long des XVII^e et XVIII^e siècles. Rappelons ici les noms de quelques villages qui figurent sur la carte : Complaisance, Soumission, Petits Soins, Assiduité, Empressement, Grands Services *etc.* Ces villages constituent tous une étape importante qui mène à la ville « Tendre sur Reconnaissance ».
- 17 Nous sommes tentés de voir dans la logique du « rite » et de « l’habitude » que Mme Leprince de Beaumont déploie, le reflet direct du passage suivant d’*Eros et Psyché* : « Et déjà le mari inconnu était là, il était monté sur le lit, il avait fait de Psyché sa femme et avant le lever du jour il était vite reparti. Aussitôt les voix, qui attendaient près de la chambre, s’occupent de la nouvelle épouse dont la virginité est morte. Et il en fut ainsi pendant longtemps. Comme le veut la Nature, la nouveauté, à force d’habitude, lui devenait un plaisir (*Atque, ut est natura redditum, novitas per assiduam consuetudinem delectationem ei commendarat*) ». *ed. cit.*, pp.63-65.
- 18 *Œuvres*, édit. Par J. Le Brun, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade. 1983. Tome 1. p.91 Il est intéressant de comparer la position de Fénelon à celle de Poullain de la Barre : « un jour que je le priois instamment de m’éclaircir là dessus, pour sçavoir en quoy la curiosité est blâmable, je remportay pour toute réponse en cela comme en beaucoup d’autres choses, un *je ne sçay que vous dire ; mais je sçay bien qu’il ne faut pas estre si curieux ; tout le monde le croit ainsi.* »

Ce précurseur des féministes modernes découvre chez les hommes deux désirs fondamentaux : « Le premier desir a pour objet la possession de toutes

les choses nécessaires à la conservation du corps ; & le second regarde les connoissances qui peuvent contribuer à la perfection de l'Esprit. Le premier s'appelle concupiscence, & l'autre se nomme curiosité. » *De l'éducation des Dames pour la conduite de l'esprit...*, Paris, 1674. pp.176-177. Selon cette perspective, l'interdit frappant la curiosité féminine sert d'instrument efficace pour enfermer le beau sexe dans la prison d'ignorance et d'obéissance. Mais cet interdit s'avère un faux piège dans notre cycle ; c'est le processus suivant de culpabilisation qui joue le rôle caché mais primordial dans le cycle d'Eros et Psyché.